

(9) AUGUSTE MABRU (1780-1853)

CHAPITRE VI

L'aventure de Schwabwiller

Au Pechelbronn, Auguste Mabru avait également la responsabilité des sondages. En 1830, l'un d'entre eux, conduit sur le ban de Schwabwiller à la lisière nord de la forêt de Haguenau, découvrit ainsi pour la première fois du pétrole à l'état liquide. Mais il ne put être exploité, puisque situé à l'extérieur de la concession. En 1841, cependant, quand il se fut définitivement séparé des Le Bel, Auguste Mabru obtint de l'exploiter en son nom propre. Il crut alors devoir s'associer à la Compagnie du bitume élastique Polonceau, créée à Paris par le concepteur du pont St-Thomas de Strasbourg. Mais cette société faillit et lui-même ne parvint pas à enrayer le tarissement de son puits. De guerre lasse, il se résolut donc à revendre fin 1848 sa petite concession de 11,30 km² à un certain Nicolas François Debray de Versailles, qui ne sera d'ailleurs pas plus heureux. Et cependant, si le blason de Schwabwiller porte à droite trois feux, c'est en souvenir de cette exploitation, qui durera jusqu'en 1888. Après sa rupture avec les Le Bel, Auguste s'était installé rue Entenlach à Haguenau. C'est là qu'il décèdera le 7 novembre 1853, à deux heures du matin, à l'âge de 73 ans.

Premiers sondages à Schwabwiller

Auguste Mabru a été le premier à entreprendre des sondages à la tarière hors du périmètre immédiat de la source primitive du Pechelbronn. En 1821, il procéda ainsi à cinq forages dans le coeur même du bourg de Soultz-sous-Forêts, sans doute dans l'idée de retrouver les filons que Rosentritt et le baron de Bode avaient été empêchés de poursuivre depuis l'enclos de la saline. Il retourna à Soultz en 1828 pour deux autres sondages, l'un à 62,74 m de profondeur à l'angle du vieux cimetière, l'autre à 34,94 m de profondeur, à l'arrière du château Geiger.

Puis en 1830, Auguste mena également des forages exploratoires sur le ban de Schwabwiller, à la lisière nord de la forêt de Haguenau, où les Le Bel possédaient comme on sait d'importantes étendues de terres agricoles et de prairies. Par chance, ces sondages firent apparaître, et pour la première fois, des épanchements d'huile de pétrole à l'état liquide sous le fossé dit *Treisgraben* tracé parallèlement à la Sauer.

Mais ceux-ci se trouvaient en-dehors de la concession du 10 novembre 1800, alors délimitée par les clochers de Biblisheim, Schwabwiller et Niederbetschdorf. Pour pouvoir les exploiter, il fallait donc en demander une nouvelle, mais Voltz, l'ingénieur en chef des mines du département du Bas-Rhin, s'y opposa, estimant que la découverte ne justifiait en rien un nouveau permis. Il craignait d'autre part, précise Auguste Mabru, que Marie Joseph Achille Le Bel « *veuille créer une situation de monopole et empêcher tout concurrent de s'installer dans son voisinage* » (1).

On se força donc à oublier provisoirement les gisements découverts à Schwabwiller, bien qu'ils aient continué de faire remonter à la surface un peu d'huile minérale, que les gens du voisinage venaient recueillir à l'occasion pour la lubrification de leurs voiturages.

La rupture

Mais tout change, huit ans plus tard, lorsque Auguste se brouille pour de bon avec son oncle et son cousin et quitte définitivement leur service. La rupture peut être datée du 12 mars 1838, lorsque Marie Joseph Achille enjoint à ses mineurs et chefs mineurs de ne plus obéir à ses ordres. Louis Frédéric Achille, unique fils de Marie Joseph Achille, le remplaça alors à la direction des travaux souterrains. Peut-être fallait-il aussi lui faire de la place au château, puisqu'il se maria en juillet 1839 avec une fille du notaire de Candel.

Auguste, pour retrouver sa liberté, renégocia les termes de son contrat d'embauche du 1^{er} janvier 1815. Le 4 août 1838, il accepta de réduire de moitié (à 2 250 francs) la traite que Marie Joseph Achille avait promis de lui verser sa vie durant. Mais la brouille devait être profonde, car ce dernier refusa de payer ces 2 250 francs pour le motif que Auguste Mabru travaillait « *en concurrence contre lui* » (1). Le tribunal de Wissembourg l'y contraindra néanmoins par son jugement du 3 avril 1839 (2). Mais Marie Joseph Achille fera appel devant la Cour royale de Colmar. Une dépense de 5 000 francs, pour « *deux années de pension à l'ancien directeur* », finira tout de même par figurer dans les comptes du Pechelbronn établis le 30 juillet 1841 par l'ingénieur des mines de Billy (3).

En 1838, à l'époque de la rupture, Auguste était âgé de 58 ans, contre 66 pour son oncle et beau-frère et 31 ans pour le fils de ce dernier. Bien qu'il n'était plus dans sa première jeunesse, il décida de se lancer dans une nouvelle aventure entrepreneuriale. Il se mit en tête de reprendre ses anciens sondages de Schwabwiller, mais pour son seul et propre compte. Le 2 novembre 1838, avec quelques ouvriers recrutés pour la plupart au village, il établit une première sonde sur une prairie appartenant à Frédéric Sturm d'Oberbetschdorf et située entre la Sauer et le Treisgraben, à peu de distance en aval du moulin de Schwabwiller. Le 11, il en installa une deuxième sur un coteau voisin.

Dans la nuit du 27 au 28 novembre, la première sonde donna des signes encourageants. A une profondeur de 62 pieds (environ 20 m), on venait de traverser un banc d'argile très dure, datant de l'ère tertiaire, lorsque monta « *un grand volume d'eau qu'a surnagé une quantité considérable d'huile minérale brune à odeur très forte* ». Le tablier, où tournaient les sondeurs, de même que leur baraque en furent éclaboussés, de sorte que le travail dut être suspendu pendant près d'une journée. Le forage avait percé une nappe souterraine, qui remontait au jour une eau chargée de pétrole, bien plus généreuse que l'antique fontaine du Baechel-bronn. Et ce pétrole se décantait de lui-même, dès qu'il était laissé en repos. Il était utilisable à l'état brut, sans avoir besoin de creuser de galeries, ni de procéder à des cuissons de séparation !

« Il n'y a pas eu jaillissement, précise l'heureux inventeur, mais ascension continue et variable dans sa distance au sol suivant le puisement que l'on opère. Ce n'est pas du pétrole, mais une huile minérale très pure et très abondante. Sa quantité est près d'un quintal par jour. C'est, je crois, la première fois que cette substance est trouvée en France. Elle ne ressemble nullement au pétrole du Sr Le Bel. Le phénomène était tellement intéressant, qu'il a retenti de suite dans tout l'arrondissement, à Strasbourg et même à l'Académie de Paris. Les populations des environs sont accourues en foule pour regarder le phénomène curieux, que présentait l'ascension par le trou de sonde d'une colonne d'eau chargée d'huile bitumineuse. »

« Cette huile minérale a de l'analogie, mais non de l'identité avec le pétrole. Elle a une odeur bitumineuse très prononcée, une couleur brunâtre, beaucoup de liquidité et se laisse enflammer avec la plus grande facilité. Son écoulement est toujours accompagné d'un fort dégagement de gaz hydrogène carbone » (1).

Par la suite, un rapport de l'ingénieur civil Mettinger de Haguenau établira que cette huile de pétrole pouvait *« être employée directement au graissage des pièces à frottement dans les machines »* ; qu'elle *« n'a pas comme certaines matières grasses l'inconvénient d'altérer la fonte, d'oxyder le fer, le cuivre ou le bronze »* ; et qu'elle *« les préserve au contraire de toute altération et conserve également les alluchons, les dentures et les vis en bois » (4).*

Louis Frédéric Achille s'alarma aussitôt de cette découverte. Auguste rapporte qu'il fut *« effrayé »* d'apprendre cette *« émission d'huile minérale aussi singulière »* et qu'il *« paya des individus pour lui en porter »* » (1). S'il voulait conserver le bénéfice de sa découverte, Auguste devait donc agir rapidement. Dès le 4 décembre 1838, il déposait une demande de concession. Il la demanda depuis son domicile des environs de Merkwiller, non seulement pour les *« substances bitumineuses »*, mais aussi pour le lignite.

Prévoyant, il souhaitait qu'elle s'étende sur une superficie de 35,45 km² et qu'elle englobe les bans des villages de Leiterswiller, Oberroedern, Hatten, Rittershoffen, Niederbetschdorf, Oberbetschdorf, Schwabwiller et Surbourg, avec la forêt d'Aschbruch et une partie de la forêt de Haguenau. Il promettait de tirer des forêts voisines le bois dont il aurait besoin et d'employer comme combustible la houille de Sarrebruck, alors en Prusse rhénane, ainsi que la lignite et la tourbe des environs.

Il avait raison de faire vite, car dès le surlendemain 6 décembre 1838 Marie Joseph Achille envoyait *« avec grand appareil plusieurs chariots à quatre chevaux chargés de matériel »* pour faire à son tour des sondages sur le ban de Schwabwiller. Auguste ne s'en étonna guère : *« la résolution de M. Le Bel de tâcher d'envahir tout ce qui tient au pétrole est patente et tous les moyens sont bons. »*

La même scène se reproduira un peu plus tard à l'occasion d'un sondage que Auguste voulut entreprendre près de Birlenbach, au nord-est du Pechelbronn. *« Mes dispositions, raconte-t-il, n'étaient point un mystère. M. Le Bel en a été instruit et lorsque j'y suis allé pour commencer cette opération, un appareil de M. Le Bel m'y avait déjà précédé depuis quelques jours, malgré un froid très rigoureux. On m'assura que sa résolution était de me suivre (ou tout autre), là où l'on tentera des recherches » (1).*

Vaine riposte

A Schwabwiller, les sondages de Marie Joseph Achille débutèrent le 7 décembre, donc dès le lendemain de l'arrivée des machines. Le premier fut entrepris en son nom propre, sur la même prairie de Frédéric Sturm, où Auguste Mabru avait fait sa découverte, mais à une distance de 80 m. Le second fut engagé au nom de Félix Dournay, propriétaire et directeur de la mine et usine d'asphalte voisine de Lobsann, mais dans la direction opposée et sur une des prairies appartenant à Marie Joseph Achille Le Bel lui-même.

Dans son contre-offensive, Marie Joseph Achille s'associa également à Frédéric Wolff, propriétaire et marchand de bois à Oberbetschdorf, par ailleurs membre du Conseil d'arrondissement de Wissembourg, ce que le propriétaire du Pechelbronn avait été lui aussi,

mais sous le Premier Empire et les Cent Jours (5) (6). Ensemble, ils firent ainsi procéder autour de Schwabwiller à huit autres sondages. Mais la campagne fut des plus décevantes. Elle ne permit de localiser qu'un très maigre gisement.

Quant au forage de Félix Dournay, il n'avait donné qu' « *un peu d'huile surnageante, sans importance* ». Le registre des sondages conservé au Musée du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn fait pour sa part état de 11 sondages, hélas non datés, sur le ban de Schwabwiller. Ils descendirent à des profondeurs de 75,30 m, 72,40, 62,60 m, 53,30 m, 24 m, 48,50 m, 39,40, 32,80, 30,20 m et 42,20 m. Et comme ils n'avaient rien donné, Marie Joseph Achille avait ordonné le repli de ses engins dès le 25 janvier 1839.

De son côté, Auguste Mabru lança encore cinq autres sondages. Puis il entra en pourparlers avec Frédéric Sturm pour lui racheter la prairie où avait eu lieu la première heureuse découverte. Il lui proposa d'en faire l'acquisition de gré à gré au double de sa valeur. Elle avait environ 26 perches de superficie et valait tout au plus 700 à 750 francs. Le marché était sur le point de se conclure, quand Auguste Mabru, à sa grande surprise, apprit que Frédéric Sturm avait vendu sa prairie dès le 16 décembre 1838 pour 2 050 francs à Frédéric Wolff, le prêtre-nom de Marie Joseph Achille. L'auteur de la manœuvre n'était autre que Louis Frédéric Achille, le fils de Marie Joseph Achille. Il lui a fait « *un pont d'or* », dira Auguste.

Ne pouvant espérer obtenir la concession pour lui-même, Marie Joseph Achille poussa ensuite Frédéric Wolff à déposer le 3 janvier 1839 une demande de concession en son nom propre, puis le 9 février devant le notaire Müntz de Soultz, il lui céda encore tous les droits d'antériorité et de préférence qu'il pouvait avoir sur les « *mines de pétrole, asphalte et bitume dans la banlieue de Schwabwiller* » à raison des travaux qu'il y avait fait exécuter en 1830 (7). La Compagnie des Frères Dournay, qui exploitait de la mine d'asphalte de Lobsann, présenta elle aussi une demande de concession. Et en 1844, elle devra d'ailleurs 189 francs à la commune de Schwabwiller pour l'indemniser de l'emplacement d'un puits.

La concession du 26 décembre 1841

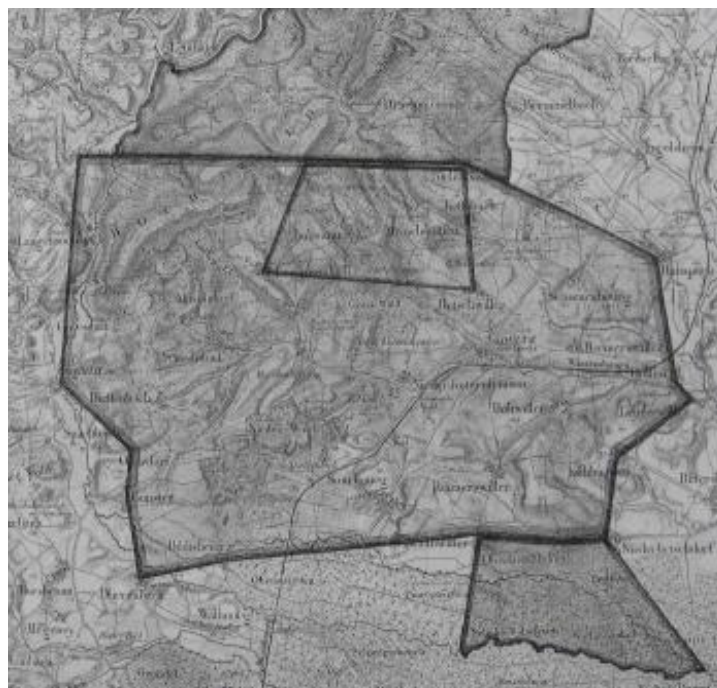
Mais c'est Auguste Mabru qui obtiendra la concession par ordonnance royale du 26 décembre 1841. C'était en effet lui l'inventeur du gisement et il avait toutes les compétences requises pour l'exploiter. Il avait le soutien du sous-préfet de Wissembourg ainsi que des maires de Schwabwiller et de Surbourg. Il pouvait également se prévaloir d'une fortune personnelle de 119 925 francs, constituée :

- des biens de sa femme à Wissembourg estimés à 7 365 francs ;
- d'un placement sur obligation de 16 000 francs ;
- d'une rente viagère privée de 2 250 francs par an, représentant un capital de 22 500 francs (c'est la rente que Marie Joseph Achille Le Bel s'était engagé à lui verser) ;
- de deux rentes sur l'Etat, l'une de 113 francs, l'autre de 140 francs, représentant ensemble un capital de 5 060 francs ;
- des actifs de sa « *fabrique de produits propres à la typographie* » pour 40 000 francs ;
- et de son mobilier (meubles meublants, literie, linge, ustensiles de ménage, glaces, argenterie, bibliothèque, objets d'art, instruments divers, musique, vin...) pour 29 000 francs (1).

La concession avait été accordée sans limitation de durée (en raison de la faiblesse du gisement ?), mais au lieu de couvrir les 35,45 km² demandés, elle ne s'étendait que sur 11,30 km². Elle s'adossait au nord à la concession Le Bel délimitée par les clochers de

Niederbetschdorf, Oberbetschdorf et Schwabwiller. Puis de ce dernier clocher, son périmètre partait vers le sud en direction du moulin de Schwabwiller jusqu'à rencontrer, en pleine forêt de Haguenau, le cours d'eau dit Halbmühlbach. A partir de là, il suivait vers l'est le cours de ce ruisseau jusqu'à son confluent avec la Sauer pour revenir au clocher de Niederbetschdorf (1).

Manifestement, Auguste avait alors l'intention d'ouvrir des travaux y compris dans les parties boisées de sa concession. Mais un cahier des charges encadrait par avance ces extensions éventuelles. Il ne pouvait ainsi faire de fouilles dans les forêts communales qu'après qu'on en ait fixé les indemnités annuelles et qu'on ait dressé contradictoirement procès-verbal de l'état des lieux. Les déblais devaient d'autre part être déposés aussi près que possible de l'entrée des mines, dans les endroits les moins dommageables. Auguste, enfin, serait civilement responsable des délits que ses ouvriers et bestiaux commettraient dans la forêt (8).



La concession de Schwabwiller, en bas à droite de la carte, contiguë à la concession Le Bel du 10 novembre 1800.

Ainsi donc, après la mine d'asphalte de Lobsann, un troisième établissement, concurrent du Pechelbronn, avait-il été admis à voir le jour. Que Marie Joseph Achille Le Bel n'eut pas les faveurs des pouvoirs publics peut surprendre. Mais on en trouvera sans doute l'explication dans son tempérament trop entier. Déjà en 1826, on ne lui avait pas pardonné d'être « *en querelle continue avec le sous-préfet* ». Ce qui lui avait alors valu d'être remplacé, comme maire de Lampertsloch, par un simple cultivateur, Michel Gerstenmeyer, 52 ans, n'affichant que 800 francs de revenus par an (9).

Même l'ingénieur des mines Voltz était décidé à lui refuser toute faveur. Il estimait que « *l'esprit de la loi et les instructions étaient de ne pas mettre le monopole d'une richesse minérale dans les mains d'un seul* ». Pour lui, la concession Le Bel était suffisamment étendue pour ne pas avoir besoin d'extensions supplémentaires. Avant de songer à réclamer

des accroissements, il aurait fallu que les Le Bel père et fils eussent ouvert des puits ailleurs qu'au Pechelbronn. « *Dans l'espace de quatre-vingt ans, on n'a épuisé (dans leur concession) qu'une surface inappréciable par sa petitesse* » (10). Marie Joseph Achille Le Bel, en tout cas, décédera quatre mois et demi après, le 10 mai 1842. Sa défaite de Schwabwiller lui aurait-elle été fatale ?

Ajoutons que Jean Baptiste Boussingault, qui séjournait alors au Pechelbronn, a été en 1841 le premier à faire l'analyse chimique du pétrole de Schwabwiller, et cela comparativement avec un « *bitume visqueux* » de la mine du Pechelbronn et le « *bitume vierge* » de la source primitive du Baechelbronn. Il en publia les résultats à la fois dans les *Annales des mines* (1841, 3e série, t. 19, p. 609) et dans les *Annales de chimie* (1841, t. 73, p. 442). S'agissait-il de l'échantillon que Marie Joseph Achille en avait fait ramener ?

On était alors, en tout cas, en pleine fièvre asphaltique. Outre Schwabwiller, le gouvernement de Louis-Philippe avait accordé, en 1841, une seconde concession pour le même minerai à Igornay, près d'Autun. En 1842, il en donna une troisième ; en 1843 : 7 ; en 1844 : 4 ; et en 1848 : une.

Auguste s'installe à Haguenau

Le 23 juin 1839, Auguste Mabru est signalé comme « *propriétaire demeurant à Merkwiller* ». Il avait donc quitté le château du Pechelbronn pour s'installer provisoirement dans le village. Il prend alors à bail, pour une durée de six mois, six petits prés de 110 ares au total, situés ban de Surbourg (cantons *in den Nonnenmatten, im Stoeckle et Dicksacker*) et qui appartenaient à la fabrique de la paroisse de la Confession d'Augsbourg de Rittershoffen. Voulait-il rendre service à la confession de sa femme ? Curieusement, pour cette adjudication, la fabrique protestante de Rittershoffen était représentée par François André Geynet, percepteur des contributions directes à Surbourg. C'était un neveu de Jean André Geynet, qu'Auguste Mabru avait remplacé à la mine du Pechelbronn début 1815 (11).

Deux ans plus tard, le 1^{er} mai 1841, Auguste Mabru est domicilié rue Entenlach (rue de la mare aux canards), dans l'ancien quartier paysan intra-muros de Haguenau (la rue Entenlach relie la Tour des Chevaliers à la Porte de Wissembourg). Il y avait également transféré sa petite fabrique d'encres pour impression et lithographie. C'est donc depuis Haguenau qu'il mettra son puits de Schwabwiller en exploitation. De là, il avait effectivement le moins de chance de croiser Marie Joseph Achille Le Bel sur son chemin.

Mais à Schwabwiller, tout restait à mettre en place. En juin 1842, lors de sa visite annuelle, l'ingénieur des mines Daubrée note qu'Auguste Mabru venait de faire tuber le puits pour un coût de 580 francs. Il y avait également aménagé une petite baraque, dans laquelle il avait installé un surveillant, qu'il payait 36 francs par mois. Pour les douze premiers mois d'activité, Auguste avait d'autre part déclaré 210 francs de frais de déplacement, mais les travaux d'exploitation n'avaient toujours pas commencé. On n'avait recueilli que 1,26 quintal de pétrole brut, qui fut employé au graissage de machines. Sur place, on affichait un prix de vente de 60 francs le quintal (3).

Le puits fut bientôt tubé en tôle. Il descendait à une profondeur de 23 m pour un cubage de 1,90 m³. Auguste le dota également d'une pompe à bras. En 1842, il produira finalement 51,72 quintaux métriques de pétrole brut, dont la plus grande partie fut écoulée à Strasbourg

« pour la fabrication du gaz, conjointement avec l'huile extraite des schistes bitumineux des environs d'Autun ».

Pour les dix-huit premiers mois et demi d'activité, la production sera de 8 200 litres, soit une moyenne de 431 litres par mois. Comme ce pétrole était vendu sur place 40 francs le quintal, l'ingénieur Daubrée estima la valeur du produit de 1842 à 2 068,72 francs. Cependant, les travaux d'exploitation n'étaient pas encore commencés à proprement parler. « *Le concessionnaire, note Daubrée, dit qu'il attend pour cela qu'il ait réglé les affaires d'intérêts avec ses associés* » (3).

Qui sont ces mystérieux associés ? Il s'agit ni plus ni moins d'**Antoine Rémy Polonceau** (1778-1847), polytechnicien et ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur du service de la navigation du département de la Seine et concepteur des premiers ponts en fonte de France, suivant un procédé breveté dit Polonceau. Le premier de ces ponts a été celui du Carrousel à Paris, en 1835, mais démoli en 1935. Le second est le pont St-Thomas à Strasbourg, édifié en 1841 avec de la fonte De Dietrich, toujours en service et classé depuis 1995. Antoine Mabru avait-il fait la connaissance de l'inventeur à l'occasion de sa construction ?

Nous n'avons pas tous les détails de leur association. Nous supputons seulement que pour pallier son manque de capitaux Antoine Mabru avait accepté de mettre sa concession de Schwabwiller à la disposition de la Compagnie du bitume élastique Polonceau, société en commandite au capital de 3 millions de francs, que l'ingénieur X-Ponts avait créée pour vingt ans en 1838 pour valoriser une composition bitumineuse brevetée, qu'il avait inventée par ailleurs.

Cette nouvelle composition bitumineuse, il l'avait appelée « *nouveau macadam* » ou « *bitume élastique* ». Il se proposait d'en revêtir les chaussées parisiennes. Il en fit faire des essais place de la Concorde, à l'entrée de l'avenue des Champs-Élysées, ainsi que boulevard des Italiens, à l'entrée des rues Laffitte, Grange-Batelière et Richelieu, de même que devant l'église St-Roch, rue St-Honoré. Mais leur solidité n'a pas convaincu, ni le prix qu'il demandait (16 francs le m², alors que le pavage traditionnel ne revenait que 14 francs le m²).

La Compagnie du bitume élastique Polonceau s'était proposée de rechercher et d'exploiter toute mine de bitume et d'asphalte en France. Elle avait son siège 3 rue Louis-le-Grand. Mais ses insuccès parisiens la mirent en liquidation. Du coup, la concession de Schwabwiller fut elle-même mise en adjudication au prix de 6 000 francs le mercredi 28 août 1844 en l'audience des criées du tribunal civil de première instance de la Seine, au Palais de Justice à Paris. Adjudication, qui fut également annoncée par la *Feuille d'avis de Wissembourg (Weissenburger Anzeigebblatt)* du jeudi 15 août 1844 (4). Mais il ne semblerait pas que la concession ait trouvé preneur et qu'elle soit alors retournée à Antoine Mabru, puisque celui-ci est à nouveau mentionné après cette date comme concessionnaire du puits de Schwabwiller.

Dans son « *Historique de Pêchebron* », Paul de Chambrier avait connaissance de cette adjudication, mais il donne une autre date (juillet 1844) et une autre mise à prix (20 000 francs).

En 1843, le puits de Schwabwiller produisit 50,40 quintaux, ce qui à 38 francs le quintal donnait une valeur de 1 915,20 francs, en léger retrait par rapport à 1842. Un autre document indique, pour cette même année, une production 51 quintaux métriques de bitume, « *valant 2 048 francs sur place* » (20). A cette date, le surveillant exerçait les fonctions d'ouvrier préposé à l'extraction, mais il était toujours payé 36 francs par mois. Auguste Mabru dut en outre payer une indemnité pour chemin de 55 francs.

Pour l'éclairage à Strasbourg et Haguenau

En septembre 1844, l'ingénieur des mines Daubrée note que « *l'affluence du bitume est toujours sensiblement la même* ». S'il faut en croire le maître-mineur, la production est en moyenne de 420 litres par mois, soit 5 040 litres sur l'année entière. Mais le pétrole n'est plus

utilisé à Strasbourg pour la fabrication du gaz, « *depuis qu'on a abandonné le procédé de M. Sollègue (?) pour extraire le gaz par la distillation de la houille* ». De nouveaux clients ont heureusement été trouvés : MM. Titot et Chastellux de Haguenau, qui s'en servent pour l'éclairage de leur filature (3).

Les Sieurs Jacques et Frédéric Titot, en association avec M. Chastellux, avaient commencé comme entrepreneurs des services de la Maison centrale de détention d'Ensisheim. Pour occuper les détenus et leur apprendre un état, ils leur faisaient fabriquer des serrures, des platines de fusil, des scies, des chapeaux de paille blancs et noirs, des bottes, des souliers, des vêtements, des calicots lisses et croisés, et des percales... Objets, qu'ils présentèrent à l'exposition des produits de l'industrie alsacienne organisée dans ses locaux par la Société industrielle de Mulhouse en mai 1836, puis à celle inter-régionale et transfrontalière du 13 juin 1838.

Leur filature de Haguenau avait été installée dans la prison de femmes de la ville. Cette prison avait été créée en novembre 1822, dans l'ancien hôpital militaire et dépôt de mendicité, et avait ouvert ses portes en avril 1823. Elle pouvait accueillir jusqu'à 800 détenues provenant de six départements (Haute-Saône, Doubs, Meurthe, Moselle, Haut-Rhin et Bas-Rhin).

L'entreprise Titot et Chatellux les occupait au filage et tissage de coton, à la confection de sous-vêtements et de gants, au tricotage, à la broderie et au filage du chanvre. En septembre 1825, elle avait même été autorisée à se doter d'une machine à vapeur. Elle ouvrit également des ateliers de tissage à Soufflenheim et Schweighouse pour donner du travail aux indigents. A leur libération, hélas, les détenues restaient souvent à Haguenau, ville de garnison, pour se livrer à la prostitution. Ce que le conseil municipal dénoncera en septembre 1842 comme « *une véritable calamité publique* » (12).

En 1844, le bitume de Schwabwiller entrait également dans la composition de l'encre d'imprimerie fabriquée par Auguste Mabru. Mais les vrais travaux d'exploitation n'avaient toujours pas commencé, Auguste Mabru n'ayant pas fini de régler des affaires d'intérêt avec ses associés.

En 1844, la production chute donc à 32,30 quintaux métriques et le prix de vente sur place n'est plus que de 27 francs le quintal. MM. Titot et Chastellux de Haguenau continuent d'acheter du pétrole pour l'éclairage de leur filature, mais leurs achats ne suffisent pas à compenser la perte du débouché de l'usine à gaz de Strasbourg. Aussi, les revenus ne sont-ils théoriquement que de 872,10 francs, alors que les dépenses se sont montées à 921,50 francs (salaire d'ouvrier et frais de surveillance : 672 francs ; indemnité payée pour emplacement du puits : 189 francs ; entretien et frais divers : 60,50 francs). Déficitaire, l'exploitation n'était donc pas imposable.

Le procédé d'extraction reste des plus élémentaires : « *tout le pétrole de la concession de Schwabwiller, précise l'ingénieur des mines Daubrée, est produit par un puits foré dans lequel il monte avec de l'eau. Ce pétrole mélangé d'eau est aspiré par une pompe, puis on le sépare facilement par décantation, l'huile minérale étant spécifiquement plus légère que l'eau* » (3).

Le filon s'épuise

En 1845, Auguste Mabru est à nouveau en pleine possession de sa concession. La production de son puits remonta à 43,49 m³, « *car l'obstruction qui menaçait l'arrivée au jour du pétrole a disparu* ». Mais le prix de vente baissa à 25 francs le quintal. Six sondages sont alors entrepris pour un coût de 484 francs afin de trouver autour du puits de nouveaux filons. Mais sans résultat. Au total, Auguste Mabru eut donc en 1845 une dépense, très excédentaire, de 1 207 francs (13).

En 1846, le produit tomba à 5,71 quintaux. A 25 francs le quintal, le revenu n'a donc été que de 142,75 francs, pour une dépense de 352 francs. « *Au commencement de l'année, note Daubrée, le produit était de 3 à 4 kg par jour. Depuis la fin du mois d'août, l'affluence du pétrole est excessivement faible. Bientôt le puits ne produira plus rien.* » Les ventes à la filature Titot et Chastellux de Haguenau ont cessé. L'essentiel de la production est alors expédié à Paris « *où elle entre, dit-on, dans la composition de certains mastics* » (14).

En décembre 1846, pourtant, le puits s'est remis à produire. En 1847, la production est donc de 29 quintaux, vendus 20 francs le quintal. Auguste continue ses expéditions à Paris, où son pétrole est distillé pour fournir du bitume entrant dans « *la composition de certains mastics* ». Mais l'ingénieur Daubrée n'est guère optimiste. Le 2 août 1848, il écrit : « *il est probable que la source actuelle de bitume ne se maintienne pas longtemps* ».

Il ne s'était pas trompé. Le mois suivant (septembre 1848), le puits se tarit. « *C'est-à-dire que l'eau aspirée par la pompe n'est plus chargée d'huile, explique l'ingénieur des mines. Ce changement ne résulte pas d'une obstruction, mais provient de ce que la couche de sable bitumineux, par suite du lavage qu'elle a subi depuis quelques années, est complètement lavée.* » Pour l'ensemble de l'année 1848, la production n'a donc été que de 15 quintaux, vendus 20 francs le quintal.

La concession vendue à un Versaillais

Fin 1848, Auguste finit néanmoins par trouver un repreneur pour sa concession : un certain Nicolas François Debray, demeurant 100 rue Duplessis à Versailles. Etait-ce l'acheteur de son pétrole brut ? Il paya la somme de 13 000 francs, selon Paul de Chambrier, à la condition qu'Auguste Mabru touche 5 % du bénéfice brut de la mine.

L'établissement consistait alors en une baraque en planches, formant cabane pour la surveillance, une pompe avec tuyau en plomb d'ascension pour remonter l'huile à la surface, des madriers, des planches, des tonnes ainsi qu'un réservoir en chêne doublé de plomb. Les travaux d'exploitation se limitaient à pomper des deux sondages cuvelés un mélange d'eau et d'huile, à laisser ce mélange se reposer, puis à séparer l'huile par décantation.

Mais M. Debray ne sera pas plus heureux. Une faillite l'obligera bientôt à prendre la fuite. En mars 1850, la concession passe donc entre les mains d'un certain Urbain Moreau, propriétaire de l'usine de Montrouge, 134, route d'Orléans, au sud de Paris, qui resta évidemment dans l'ignorance la plus complète de tout de ce qui s'était passé à Schwabwiller avant sa prise de possession.

Le puits demeura totalement improductif jusqu'en 1853, car le Sr Moreau n'a aucun représentant sur place, ni aucun moyen de reprendre les travaux. Lui-même finira par ne plus avoir de domicile connu. La concession échoit alors à la veuve Fournet et à M. Fournet, commissaire priseur demeurant 16, rue des jardins à Metz. Ceux-ci désignent un exploitant : M. Mazeran d'Oberbetschdorf, si bien que l'extraction peut reprendre en mars 1855, avec un rendement bien supérieur à ce qu'il fut du temps d'Auguste Mabru.

Jusqu'au 1^{er} mai 1856, le pétrole est vendu à la mine d'asphalte de Lobsann, où il était traité à la manière des huiles pyrogénées produites par cet établissement pour être transformé en huile d'éclairage et de graissage de machines.

Puis le 1^{er} septembre 1855, la concession est acquise par M. Antelme et Cie, 22 passage Saulnier à Paris. Le nouveau repreneur sut rapidement trouver les voies de la rentabilité grâce à d'importantes capacités d'investissement. En 1856, neuf ouvriers, puis treize sont ainsi employés à l'approfondissement du puits et à son maçonnerie en briques et en pierres de taille. Celui-ci descendra à 28 m de profondeur pour un cubage de 15,90 m³. Quant à l'antique pompe à bras, elle est remplacée par « *une pompe mue par une machine à vapeur de 3 CV à cylindre horizontal sans condensation* ». La rénovation du puits coûtera 1 664,85 francs et la nouvelle pompe : 4 565,45 francs. En 1857, celle-ci consommera 210 quintaux de houille payée 3,20 francs le quintal rendu à la mine, soit 672 francs.

L'exploitation emploie quatre ouvriers, travaillant jour et nuit en deux postes, sous la garde d'un surveillant payé 1 200 francs par an. Car les huiles extraites ont trouvé un nouveau débouché fort prometteur : la lubrification des filatures de MM. Haussmann, Jordan et Hirn à Logelbach à l'ouest de Colmar. Les chiffres de production repartent en flèche : 421,6 quintaux 1855, 438 en 1856, 748 en 1857...

L'exploitation, à nouveau bénéficiaire, affiche un revenu net imposable de 4 420,40 francs en 1855, de 2 261 francs en 1856, de 12 013 francs en 1857, de 5 777,66 francs en 1858... (14). Mais à partir de 1859, c'est derechef le déclin. L'exploitation changera encore plusieurs fois de mains jusqu'à sa fermeture définitive en 1888.

Derniers projets

Et Auguste Mabru, qu'était-il devenu pendant ce temps ? Son échec à Schwabwiller l'avait-il amené à se replier sur la seule fabrication d'encres d'imprimerie ? Nous savons seulement qu'en juillet 1852, il demanda à pouvoir installer sur sa propriété d'Haguenau « *une petite machine à vapeur de la force de trois chevaux* » (25). Puis en mars 1853, il forma le projet, en association avec un Haguenovien du nom d'Oppermann, de fabriquer de la résine de pin (pour en tirer du noir de fumée ?) et demanda qu'un canton de la forêt de Haguenau lui soit désigné à cet effet, à titre d'essai (15).

Cet **Oppermann** a toutes les chances d'être Eugène Adolphe Oppermann, que Jean-Baptiste Boussingault avait formé à l'agriculture raisonnée à la ferme du Pechelbronn dans les années 1838-1840. Né à Strasbourg le 19 mai 1816, Eugène Adolphe Oppermann avait épousé Louise Kraus de Wissembourg, qui était a priori une nièce des sœurs Louise Salomé et Rosine Barbe Kraus, dont l'une avait épousé Marie Joseph Achille Le Bel et l'autre Auguste Mabru. Au Pechelbronn, Boussingault lui avait confié cinq expérimentations au moins. L'une portait sur l'intérêt de donner aux génisses du fourrage sec préalablement trempé dans l'eau (16) (17) ; une autre, sur l'emploi de chaux, de cendres et de sulfate d'ammoniaque comme engrais contre la maladie des pommes de terre, expérimentation dont Oppermann a rendu compte à la Société d'agriculture du Bas-Rhin (18).

L'apprenti agronome prit ensuite à bail le domaine du Neunreuthershof, au nord de Haguenau, à la lisière de la Forêt Sainte, aujourd'hui désigné sous le nom de Ferme des Anabaptistes (*Täuferhof*), en raison de la confession de ses locataires de la première moitié du 19^e siècle. Les recensements de population de 1851 et 1856 y signalent sa présence, en compagnie de son épouse et de plusieurs domestiques et servantes originaires des environs du Pechelbronn (Lembach, Dürrenbach, Cleebourg, Lampertsloch, Oberkutzenhausen...) (19).

Le tenant pour un « *agriculture instruit* », Boussingault le convainquit d'y introduire la culture du topinambour. En 1852, Oppermann eut même à cœur d'y vérifier par l'expérimentation une hypothèse chère au père de la chimie agricole, à savoir que le rendement des tubercules de topinambour diminuait à mesure qu'on en coupait les feuilles et les tiges pour le fourrage. Démonstration, que Boussingault présenta ensuite devant la Société impériale et centrale d'agriculture de France à la séance du 20 avril 1853 à Paris (20). De son côté, Boussingault analysa la composition chimique du maïs du Neunreuthershof ainsi que la teneur en nitrate de potasse (salpêtre) de son terreau.

Oppermann est ensuite cité comme propriétaire à Oberhausbergen en 1859, puis à Schiltigheim en 1869. Il rédigea plusieurs rapports sur la situation de l'agriculture bas-rhinoise pour la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, dont il fut un moment l'un des deux secrétaires adjoints. Son principal ouvrage est « *Etat de l'agriculture du département du Bas-Rhin et moyens de l'améliorer*, paru en 1869. Il y cite abondamment la ferme du Pechelbronn et son « *éminent maître* » Boussingault.

Mais il ne semble pas que cette dernière autorisation fut accordée à Auguste Mabru. Il décéda d'ailleurs quelques mois plus tard, à Haguenau, le 7 novembre 1853, à deux heures du matin, à l'âge de 73 ans. L'acte de décès lui donne la qualité de « *fabricant de produits chimiques* » et Dominique Jenger, 46 ans, de même que Charles Strehly, tous deux régents au collège de Haguenau, ont déclaré être ses amis (21).

Descendance

Sa veuve ne le suivra dans la tombe que huit ans plus tard, le 26 mai 1861, à minuit, à l'âge de 64 ans. Très pieuse, elle avait fait don en 1857 d'un harmonium à la petite communauté protestante de Haguenau (22). Sept mois avant son décès, le 24 octobre 1860, elle avait, à son domicile, dicté son testament au notaire Kleinhaus de Haguenau, en présence de quatre témoins requis : Louis Guthmann, vitrier, Joseph Müller, concierge, Louis Ennesser, maréchal-ferrant, et Joseph Scharrenberger, boulanger, tous habitants de cette ville. Elle légua alors à sa fille Félicie Augustine, veuve de Frédéric Schneider, son principal et hors part, à commencer par une somme de 7 000 francs à prélever sur sa fortune, puis toute sa garde-robe, linge de corps, objets de toilette et d'habillement et bijoux, sans exception, ainsi que deux objets que celle-ci pouvait choisir parmi son mobilier ou ses tableaux.

Elle légua ensuite à sa petite fille Félicie Schneider deux tableaux à choisir parmi ceux qu'elle possédait, mais seulement après que sa fille Félicie Augustine se soit prononcée, plus sa chiffonnière avec tous les objets qu'elle contenait, toute sa musique et tous ses livres classiques allemands, « *à l'exception de Schiller qui fait partie de la grande bibliothèque* ». Enfin, elle voulait qu'il ne soit élevé aucune réclamation contre son fils Henri Auguste Mabru en raison des effets mobiliers qu'il avait reçus à l'époque de son mariage et consistant en linge, literie, objets de ménage et de cuisine, ainsi qu'un tableau à l'huile représentant un maréchal-ferrant et qu'il devait garder en toute propriété (23).

Le reste des meubles dépendant de la succession de la veuve Mabru fut vendu aux enchères publiques les 12 et 13 juin 1861, au domicile de la défunte et à la requête de ses héritiers. La vente du premier jour porta sur 208 objets et produisit une somme de 850,65 francs. Henri Auguste Mabru, son fils, s'adjudgea un porte-parapluie à 4 francs, deux verres en verre blanc à 1,40 franc, une bassinoire à 2,50 francs, deux plats à 4 francs, une tasse avec un globe à 1,50 franc, un huilier à 4 francs, une armoire à 31 francs et douze tableaux à 130 francs. Son épouse sauva une cafetière à 1,10 franc, et le cousin Westercamp de Wissembourg : trois tableaux à 3,60 francs.

La vente du lendemain 13 juin 1860 rapporta 1 359,60 francs pour 298 objets. Henri Auguste Mabru, le fils de la défunte, s'adjudgea encore un petit buste à 50 centimes, une petite balance à 50 centimes, un jeu de dominos à 1,50 franc, vingt-quatre assiettes à 11,50 francs, un cuveau à 4,25 francs, deux cuves à 12 francs, une couverture peignée à 14,50 francs, un oreiller à 11 francs, une couverture de laine à 30 francs, un tapis à 11 francs, deux glaces à 57,50 francs ainsi que des robinets et entonnoirs à 1,50 franc.

Divers autres meubles furent vendus le 21 octobre 1861, de la main à la main, dont plusieurs tonneaux pour 160 francs ainsi qu'un piano pour 300 francs. La défunte léguait d'autre part cinq obligations des *Chemins de fer de l'Ouest* ainsi qu'une rente annuelle de 101 francs inscrite sur le grand livre de la dette publique de 4,5 %, rente que sa fille Félicie Augustine demandera à un agent parisien de revendre.

Quant aux biens immobiliers, dont la veuve avait hérités de ses parents, ils furent vendus aux enchères publiques le 30 novembre suivant à Wissembourg, par le notaire Piché. Ils consistaient en huit articles : des terres aux cantons *Bergacker, im Bockler* et *im Sonnenacker*, des vignes au canton *in der Hohbeis*, ainsi que des prés au canton *Hinterweiler* à Wissembourg. Ils rapportèrent au total la somme de 7 695 francs, que les deux enfants de la défunte se partagèrent par moitié (24).

Henri Auguste Mabru continuera la fabrication des encres d'imprimerie de son père. Son atelier comptera deux salariés de 1856 à 1863, puis trois de 1864 jusqu'à la guerre de 1870, avec même une pointe de quatre salariés au quatrième trimestre 1867. Il quittera l'Alsace en 1872 comme « optant » pour se fixer avec son épouse Léonie (née Colson à Nancy) à Choisy-le-Roi, dans la banlieue parisienne. Ses enfants seront les seuls à continuer le nom jusqu'à nos jours.

De son côté, sa sœur Marie Augustine Félicie Rosette avait épousé le 4 janvier 1837, à Lampertsloch, un certain Frédéric Schneider, propriétaire au Geilweilerhof, près de Landau, donc de nationalité bavaroise, mais qui décéda dès 1850. Veuve, elle vécut sans état à Haguenau et se mit à jouer les banquières. C'est ainsi que le 21 septembre 1851 elle accepta d'avancer à Chrétien Mammosser, laboureur à Schoenenbourg, et à son épouse Marie Anne Weisshaar la somme de 9 823 francs, sur les 10 268 francs qu'avait rapporté le jour même en la maison d'école de Schoenenbourg l'adjudication des 35 biens immobiliers que ceux-ci possédaient dans le ban et le village de Schoenenbourg, à charge pour ces adjudicataires de lui rembourser ces 9 823 francs (25). Le 19 décembre 1851, Marie Augustine Félicie Rosette Mabru, veuve Schneider, prêta également 7 000 francs aux Dreyfuss de Sultz-sous-Forêts, somme qui ne lui sera rendue, avec les intérêts, que le 6 juin 1856 (26).

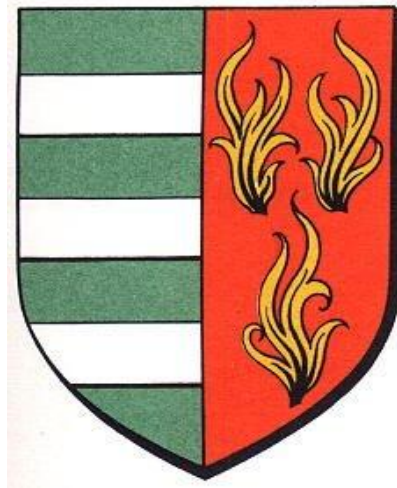
Elle eut six enfants, tous de confession protestante (14). L'une de ses filles, Félicie Rosette, retourna dans le milieu minier, puisqu'elle épousa le wissembourgeois Charles Frédéric Wohlwerth, ingénieur diplômé de l'École des Arts et Métiers de Châlons-sur-Marne et directeur des travaux de la Compagnie anonyme des houillères de Stiring, que Charles de Wendel avait fondée en 1853. Charles Frédéric Wohlwerth devait découvrir en 1856 la veine St-Jean, donnant ainsi le coup d'envoi à l'épopée charbonnière en Lorraine. La maison de direction, que le couple habita à Stiring-Wendel, avec ses deux filles Marthe Félicie et Augusta Berthe (et où Marie Augustine Félicie Rosette Mabru, veuve Schneider, viendra les rejoindre), est devenue en 1981 la Maison du 3^e âge. Après le décès de l'ingénieur, la famille Wohlwerth serait revenue en Alsace (27) (28).

Au décès de Louis Frédéric Achille Le Bel, le 5 mai 1867, en tout cas, les Mabru lui devaient encore la somme de 65,50 francs, pour un motif non précisé (29). ©

Jean-Claude Streicher (décembre 2007)

NOTES :

- (1) AN : F14 8142.
- (2) ABR : U624.
- (3) AN : F14 4051.
- (4) *Feuille d'avis de Wissembourg (Weissenburger Anzeigblatt)* du jeudi 15 août 1844. Réf. très aimablement communiquée par M. Jean Vogt, Strasbourg.
- (5) AN : F1b II Bas-Rhin 4 et 5.
- (6) ABR : 1M37.
- (7) ABR : 7E56.1/199, référence très aimablement communiquée par M. Jean Vogt, Strasbourg.
- (8) « *Cahier des charge de la concession des mines de bitume de Schwabwiller du 26 décembre 1841* », *Annales des mines*, 3e série, t. 20, p. 739-740.
- (9) AN : F1b II Bas-Rhin 7.
- (10) ABR : 414D2054.
- (11) ABR : 7E56.2/58.
- (12) Christian Burglen : « *Haguenau, de l'hôpital militaire et bourgeois à l'établissement pénitentiaire (1782-1986)* », *Saisons d'Alsace*, n° 103, mars 1989, p. 32-38.
- (13) AN : F14 4051.
- (14) AN : F14 4052.
- (15) Arch. mun. de Haguenau : Df1, réf. très aimablement communiquée par M. Jean Vogt, Strasbourg.
- (16) Jean-Baptiste Boussingault : « *Economie rurale* », 1851, t. 2, p. 333-335.
- (17) Jean-Baptiste Boussingault : « *Effet des fourrages trempés dans l'alimentation du bétail* », *Annales agricoles et littéraires de la Dordogne, Périgieux*, 1848, t. IX, p. 268-270.
- (18) Dr D. Goldschmidt : « *Historique de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin depuis sa création jusqu'en 1870* », Strasbourg 1899, 36 p.
- (19) Renseignements très aimablement communiqués par M. Michel Traband, conservateur des archives municipales de Haguenau.
- (20) *Bulletin de la Société impériale et centrale d'agriculture*, t. 8, 1852-1853, p. 266-269.
- (21) ABR : 7E67.2/140.
- (22) Charles Mull : « *La famille Mabru à Haguenau (1841-1872)* », in *L'Outre-Forêt*, n° 23, 3^e trim. 1978, p. 26-27.
- (23) ABR : 7E20.2/143.
- (24) ABR : 7E67.2/139.
- (25) ABR : 7E56.1/251.
- (26) ABR : 7E56.1/259.
- (27) ABR : 7E67.2/140.
- (28) (www.google.fr).
- (29) (ABR : 7E67.2/163.



Le blason moderne du village de Schwabwiller avec les trois flammes symbolisant le gisement de pétrole, que Auguste Mabru y avait découvert et exploité.



Promesse d'une action de 500 francs dans la Compagnie du bitume élastique Polonceau, à laquelle Auguste Mabru avait prêté sa concession de Schwabwiller.



Antoine Rémy Polonceau (1778-1847), polytechnicien, ingénieur général des ponts et chaussées et créateur du bitume élastique ainsi que de la compagnie éponyme.
Antoine Mabru avait cru trouver en lui l'associé idéal pour l'exploitation du puits de Schwabwiller.